

A close-up portrait of a woman with voluminous, curly grey hair, smiling warmly. She is wearing a black and white patterned scarf. The background is a soft-focus outdoor setting with green foliage and bare tree branches.

Depuis les années 1980, Isabelle Eliat-Serck a séjourné, seule ou en famille, à Haïti, au Rwanda et en Syrie. En Belgique, elle a cofondé l'ASBL *Sortir de la violence* qui promeut « la non-violence active ». Et elle revient d'un pèlerinage à Assise dont elle fait le récit dans un ouvrage, *De mosquées en églises*.

Propos recueillis par **Gérald HAYOIS**

Isabelle Eliat-Serck

« Dialoguer, POUR OUVRIR LA PORTE À L'AUTRE »

— **Vous avez un parcours de vie peu commun, fait d'engagements divers. Quelles en sont les prémices ?**

— Je viens d'une famille traditionnelle catholique. Mon père était magistrat mais j'étais encore bébé quand il est décédé. Ma mère s'est retrouvée seule avec trois enfants.

« L'imprévu est un testeur d'humanité. »

Nous avons alors vécu très simplement avec la pension de mon père. Ma mère a restreint son train de vie, changé de maison, de manière volontaire, décidée, sans rancune, en faisant du bénévolat et en étant très accueillante. Des *boat people* vietnamiens ont ainsi séjourné à la maison et ma mère les a accompagnés pour les mettre « sur les rails » de la vie en Belgique. J'ai alors compris qu'on peut, pour une part, choisir son mode de vie, décider soi-même quelles sont nos priorités.

— **Que rêviez-vous de faire de votre vie à dix-huit ans ? Vous n'avez pas choisi des études d'infirmière par hasard.**

— J'avais surtout envie de voyager, de découvrir des hommes et des femmes différents de moi, surtout ceux qui sont au plus bas. Ma première vraie expérience de travail a eu lieu à Haïti. J'ai vécu deux ans comme volontaire en travaillant dans un quartier populaire et un bidonville à Port-au-Prince, au mouvoir et à l'orphelinat tenus par les religieuses de Mère Teresa. J'ai vu la vraie misère, j'ai apporté des soins comme j'ai pu, mais c'était tout aussi important d'être simplement là, présente, d'accompagner humainement les malades.

— **Toujours comme infirmière, vous avez vécu quatre ans au Rwanda, de 1988 à 1992. Vous y avez rencontré votre mari, Bruno Eliat, qui fut notamment professeur de philosophie et de religion.**

— Avant de le rencontrer, j'ai vécu dans un coin perdu, à la frontière avec le Burundi. Je travaillais dans un centre de santé et auprès de gens qui vivaient dans des conditions de grande précarité. J'ai pratiqué toutes sortes de soins, aussi bien arracher des dents qu'accompagner des accouchements, en me débrouillant, dans des conditions matérielles difficiles. Malgré cela, j'ai aimé cette solitude, face à un paysage magnifique. J'ai peut-être manqué de protéines

mais je me sentais « vivre » ainsi pleinement. J'ai aussi joué un rôle d'accompagnement humain et social dans une petite ville, en aidant des gens à parler, à réfléchir, à trouver des pistes, à renverser des habitudes pour tenter de sortir de conflits ou de situations de détresse. Des enfants des rues vivaient aussi avec nous à la maison.

— **Vous êtes rentrée en Belgique en 1992. Vous avez eu quatre enfants et avez animé, avec votre mari et d'autres chrétiens laïcs, un lieu de ressourcement à Mont-Saint-Guibert, La Colline de Penuel. En quoi consistait-il ?**

— Nous étions à la recherche d'un projet proche de la terre, avec une visée d'accueil et une dimension spirituelle. C'est ainsi que nous sommes arrivés par chance à La Colline de Penuel qui avait cette perspective. C'était un lieu nouveau, sur un terrain de sept hectares, avec un espace commun, quelques maisons. Ce n'est pas une communauté mais une association de chrétiens laïcs qui s'y engagent pour un temps et accueillent des personnes qui souhaitent y faire retraite. Notamment dans de petits ermitages mis à leur disposition pour prier, méditer, se ressourcer, non loin de la ville.

— **Dans quelle mesure cette expérience a-t-elle été fructueuse pour vous ?**

— À titre personnel, j'y ai surtout appris et goûté ce que j'appellerais la « juste présence » à l'autre. Pas seulement l'écoute, mais le fait d'« être là » simplement, proche de ceux qui sont venus pour un temps de retraite. Disponible si nécessaire pour partager un moment sans grand discours et donner la petite touche qui rend les contacts humains chaleureux. Ce fut fructueux mais nous avons ensuite voulu continuer à expérimenter cela autrement, ailleurs, en dehors d'une structure d'accueil, de manière moins organisée.

— **C'est pour cette raison qu'en 2005, vous avez décidé de partir vivre un an avec votre mari et vos enfants dans un village chrétien de Syrie ?**

— Après ces douze années, nous souhaitions effectivement repartir à l'étranger. Nous trouvions qu'il était bon que nos enfants découvrent une autre façon de vivre, sortent quelque peu de notre société occidentale avec sa manière de concevoir la vie et le travail. Mon mari donnait cours de religion dans une école qui compte beaucoup d'élèves musulmans. Il a voulu apprendre l'arabe et nous voulions

mieux comprendre ce monde de l'intérieur et faire une année sabbatique. Un prêtre libanais nous a écoutés et nous a conseillés. Nous avons été en repérage et avons finalement trouvé un village chrétien maronite syrien, proche de la frontière libanaise, qui nous a acceptés.

— Comment cela s'est-il passé ?

— C'était un village très rural, avec des ânes et des poules. Nous avons été accueillis par le curé et avons pu loger dans le local paroissial. Nous avons travaillé avec les villageois aux travaux des champs, à la cueillette des olives. J'ai personnellement fait la traite des vaches. La vie religieuse était assez formelle. Heureusement, nous avons été en contact avec le monastère de Mar Moussa animé par le père jésuite italien Paolo Dall'Oglio. Ce monastère privilégie surtout l'hospitalité sacrée et est engagé dans le dialogue islamo-chrétien. Avec lui, ce fut une vraie communion d'esprit. Malheureusement, il a été enlevé par Daech en 2013 et on est depuis sans nouvelle de lui. Nous sommes restés dans ce village un an avant de rentrer en Belgique, plus que jamais soucieux du dialogue inter-religieux non violent.

— C'est dans cet état d'esprit que vous avez fondé l'association Sortir de la violence ?

— Les relations sont trop marquées par un dualisme d'opposition. Nous l'avons constaté personnellement au Rwanda, en Syrie, maintenant entre l'Occident et un certain monde musulman. Et nous le vivons tous plus largement dans les relations personnelles. Pour dialoguer, il faut ouvrir la porte à l'autre. C'est ce que Jésus a fait et nous invite à faire. Pour humaniser nos relations, nous pensons qu'il faut d'abord reconnaître

« Dieu est plus grand que nos différences. C'est le bon sens. »

l'autre, reconnaître chez lui une vérité commune, accueillir nos propres limites mais oser aussi calmement nous affirmer et interpellier. C'est difficile et nous essayons de transmettre cela au cours de formations avec un outil que nous appelons « la roue du changement de regard ».

— Vous avez effectué, pendant deux mois et demi, un pèlerinage à pied à Assise. Dans quel but ?

— J'avais envie de prendre du temps pour moi, du recul, de me désencombrer. C'est quelque chose auquel j'aspirais depuis longtemps. Nous avons souvent accueilli chez nous des étrangers et je voulais cette fois vivre l'autre face de la relation : être accueilli. Je suis partie sans tente ni sac de couchage, sans argent ni carte de crédit. Je dépendais des autres pour le logement et la nourriture. J'ai fait six cents kilomètres à vélo, mille cinq cents à pied. J'ai traversé la France pas à pas, franchi les Alpes déjà enneigées et parcouru la Ligurie sous un déluge. Finalement, je suis arrivée entière et en forme à Assise.

— De mosquées en églises. En marche vers Assise témoigne de ce périple. Vous vouliez, écrivez-vous, rendre à votre cœur son rôle de guide.

— Nous vivons trop avec la tête, le monde des idées, les explications, les peurs de l'autre. Je voulais laisser la première place au cœur et, pour vivre cela, rencontrer l'autre différent. J'ai ainsi décidé de demander le gîte et le couvert autant que possible aux musulmans, en m'adressant à eux là où il y avait des mosquées. J'ai pensé qu'une bonne fa-

çon d'approcher cet autre différent, c'est d'avoir besoin de lui. J'ai expérimenté cela et c'était absolument magnifique.

— Comment avez-vous été reçue ?

— Plus que bien reçue, honorée. Ils étaient souvent surpris par ma démarche, sachant que j'étais chrétienne, mais ils m'ont bien accueillie. Ce furent des expériences limpides où je me disais : « Oui, c'est cela l'amour de l'autre, de Dieu, ce à quoi nous sommes tous appelés. » Parfois, l'un ou l'autre hôte n'est pas parvenu à trouver un lieu où m'héberger parce qu'ils ont des lois à respecter, surtout dans l'accueil d'une femme.

— Avez-vous expérimenté au cours de ce périple l'écoute et la bienveillance ?

— Parfois, il y avait des regards fermés sur moi et la seule façon d'ouvrir la porte, c'était de laisser mon interlocuteur dire ce qu'il avait sur le cœur comme récriminations à l'égard du monde occidental ou des chrétiens. Chaque jour, c'était l'imprévu. C'était parfois inquiétant. Cela décape. L'imprévu, c'est un testeur d'humanité. Dans notre société, on dit l'inverse : il faut des assurances, il faut penser à sa retraite, il faut anticiper.

— Il y a plusieurs grandes figures chrétiennes qui ont vécu le dialogue avec des musulmans : Saint François, Charles de Foucauld ou le prêtre de Tibhirine, Christian de Chergé. Vous vous êtes mise à leur école ?

— Oui, comme eux, je pense que les musulmans ont des choses à nous apprendre, même si je n'ai pas du tout l'intention de me convertir à leur religion. « Allah Akbar », cela veut dire que Dieu est plus grand. Il y a dans le dialogue interreligieux des tentatives vaines de nier ou de vouloir à tout prix aplanir les différences mais ces différences sont bien là. On peut toutefois sortir « par le haut » en disant que Dieu est plus grand que nos différences. Cela c'est le bon sens.

— Vous poursuivez dans cette voie ?

— Depuis notre séjour en Syrie, le dialogue avec les musulmans est devenu important pour nous. Suite à la guerre civile là-bas, nous avons accueilli chez nous des jeunes Syriens musulmans. En vivant au quotidien avec eux, nous avons expérimenté de près cette relation. La famille ainsi élargie est devenue un laboratoire du dialogue au quotidien. ■



Isabelle et Bruno ELIAT-SERCK, *Oser la relation*, Namur, Fidélité, 2005. 14,80 € . Via L'appel : -10% = 13,32 €
www.sortirdelaviolence.org



Isabelle ELIAT-SERCK, *De mosquées en églises, En marche vers Assise*, Namur, Éditions jésuites, 2016. 9,50 €. Via L'appel : -10% = 8,55€